

Stéphane Karcher, 30 ans, raver, fait partie du million de fêtards attendus ce week-end à la Love Parade de Berlin.

J'ai fait une rave

L'open air party de ce week-end doit avoir lieu au pied d'un arbre centenaire, quelque part à l'ouest de Paris. Le flyer, carton bariolé de petits lutins noirs embarqués dans une ronde sur fond fluo, n'indique ni lieu ni heure de rendez-vous. Répression policière oblige, les lutins ravers apparaissent là où on ne les attend pas. Au programme: *fluodelic dancers*, *jongling* et *confortable tchai shop*. Traduisez: danseurs fluo-délire, jongleurs et boutique confortable de boisson tchai. Il ne reste plus à K-shoo qu'à brûler de l'encens pour que le temps soit clément.

Dans un pavillon du Blanc-Mesnil, au nord de Paris, K-shoo, alias Stéphane Karcher, se sert une tasse de tchai. Lait de soja, cardamome et noix de coco. «*Il faut entretenir la machine*, commente ce gérant de société, *car je compte bien danser toute ma vie.*» La société distribue des produits à base de chanvre: cosmétiques, textiles. L'homme-machine est plutôt grand, vêtu d'un jean décapé et d'une mégatuniqu psychédélique ornée d'une spirale de sphères orange, jaunes, violettes. A vous donner le tournis. K-Shoo porte des couleurs pour s'en «mettre plein la tête» et parce qu'il préfère «voir les gens se foutre de sa gueule en souriant plutôt qu'en s'accrochant à leur sac à main». Stéphane est un raver tardif. Ni clubber fluo armé d'un pistolet à eau ni raver hardcore, la hargne nouée au corps. «*Comme la moyenne des gens abrutis par la propagande officielle, je pensais que la techno était une musique de clubs branchés.*» Avant de s'adonner aux transes collectives, il «pogotait» sur les Berruriers noirs et portait une crête rouge. Au début des années 90, il squatte chez Jean-Pierre Galland, président du Circ (Centre d'information et de recherche cannabique), une association qui prône la légalisation des drogues. Là il suit quelques amis technoides en soirée. «*Je ne captais pas la musique. En gobant un demi-Ecstasy, le boum boum passait mieux, mais ce n'était pas encore ça.*» Le dé clic survient au détour d'une petite party sur une péniche. «*Les gens souriaient. A travers la danse, toute honte du corps, toute inhibition disparaissaient.*» Les six mois suivants, Stéphane enchaîne «teuf» sur «teuf», au rythme bien calculé d'un Ecstasy par week-end. «*J'ai été pris de crises d'angoisse, je pétais les plombs. Plus tard, j'ai voulu partager cette expérience d'abus et défendre l'idée d'une utilisation raisonnable des drogues.*» K-shoo adhère alors à Techno plus, une association de ravers «préventifs» qui prônent les raves propres comme certains militent pour le shoot clean. En soirée, il distribue en vrac tracts, eau, fruits secs, afin d'éviter tout «bad trip» aux ravers out. Les «vibes» d'une musique lancinante envahissent la chambre au ras du sol. Sur un matelas, trois petits chatons de gouttière se blottissent près de Morue, leur maman. Stéphane aurait aimé être vétérinaire. «*Jusqu'à vingt-deux ans, j'étais républicain, conformiste, démocrate.*» Le père est comptable et syndiqué Force ouvrière, la mère secrétaire de direction dans un grand groupe «atrocement capitaliste». Derrière ses lunettes, on imagine Stéphane élève décalé au fond de la classe. Trois petits tours en troisième et il quitte l'école. De petits bou-



«Libérez Marie-Jeanne, enfermez Jean-Marie.»

Stéphane Karcher en 7 dates
25 mai 1967 Nais-
1984 sance à Issy-les-Moulineaux
1987 Arrête l'école en troisième
1991 Em-
1994 bauché à la Fnac, service après-vente
1996 Membre actif du Circ, première rave sur une péniche
1997 Adhère à Techno Plus
1997 Première Love Parade sous le signe de «we are one family»
1997 Deuxième Love Parade sous le signe de «let the sun shine in your hear»

lots en petits boulots, le rêveur atterrit à la Fnac. Service après-vente. «*C'est là que je suis né politiquement.*» Au rayon Histoire, étagère anarchisme. Stéphane découvre Trotski, feuillette Marx, s'attarde sur Proudhon. Il pousse la révolte jusqu'à manifester au cri de «Libérez Marie-Jeanne, enfermez Jean-Marie», avant d'aller vivre dans un squat près de l'hôpital Saint-Louis. Aujourd'hui Stéphane partage un pavillon de banlieue avec trois autres ravers. «*Pour une qualité de vie supérieure à Paris.*» Une vie à moitié rangée sur 140 mètres carrés avec jardinier et papier peint vieux rose. Il lui arrive encore de redevenir squatter en fin de semaine. Squatter de clairières, d'entrepôts désaffectés. «*Ce qu'il y a de bien avec les raves, c'est que tu ne sais jamais où tu passeras la soirée, les lieux sont renouvelés sans cesse. Sur le flyer, tu as un numéro de téléphone qui ne fonctionne qu'à partir de 20 heures. On te donne le lieu de la teufou, encore plus drôle, un lieu de rendez-vous pour obtenir le plan d'accès. Tu arrives au coucher du soleil, tu repars avec le lever du jour.*» Ces chasses au trésor se terminent parfois au pied d'un énorme aqueduc gallo-romain, sur une plage de Guadeloupe ou sous les arbres du Tiergarten de Berlin. Ce week-end, Stéphane participe à sa seconde love-parade. Grand-messe techno, euphorique et tolé-

rante. A mi-chemin entre Woodstock et une gay pride asexuée. «*Pendant un week-end, d'est en ouest, la liberté sainte de toute la ville*», raconte-t-il. En 1996, le défilé déserte le Kurfürstendamm, désormais trop étroit pour contenir le flux d'une marée humaine de 750 000 danseurs. Cette année, un million de personnes sont attendues. Noyé dans la foule, Stéphane a envie de faire la fête «pour oublier la réalité glauque et les trente-neuf heures de boulot par semaine». «*Dans le métro, dans la rue, tu croises des ravers partout. Tout ça au milieu des grands-mères qui bougent leurs fesses en trimbalant leurs petits-fils dans des poussettes.*» Le love-parader ira là où le son le fera le plus vibrer. «*Une rave, ça ne se raconte pas, ça se vit. Avec le bruit, l'expression devient corporelle, tu peux caresser aussi bien un homme qu'une femme.*» Stéphane fait parfois quelques rencontres au hasard des chill-out («défrissonnoirs»), espaces de repos, avec massage et causerie au coin de la piste de danse. «*Tu échanges deux, trois mots, deux, trois regards, mais il s'agit plus de sensualité que de sexualité.*» Après Berlin il y aura la voove experience de Hambourg. Puis les before et les after d'Ibiza. Enfin Lisbonne où doivent se tenir deux ou trois jours de festival «en pleine forêt». Ici ou ailleurs, Stéphane poursuit ses raves, consomme de la techno. Para-

doxe suprême pour un néobab qui cultive tomates et courgettes dans son jardin et s'est converti au végétarisme «bien avant le scandale de la vache folle». «*C'est vrai que la techno est une musique Kleenex, reconnaît-il, mais tu ne jettes pas un morceau parce qu'il est mauvais mais parce que quelque chose de mieux arrive sur le marché.*» Jungle, transe, hardcore, ragga, le marché ressemble parfois à un «sacré bordel». Stéphane s'y perd souvent: «*Le hardcore est plus underground, ancré dans le rock alternatif, du genre cyberpunk et no future. La transe psyché est plus spirituelle, plus mentale, à ne pas mettre entre toutes les oreilles. Quant à la Goa israélienne, je n'accroche pas, les mecs n'ont même pas mis les pieds en Inde!*» Un silence, et il ajoute: «*Ce qui compte, c'est qu'à partir d'une musique les gens découvrent la liberté d'aimer, de créer, de s'amuser.*» La rave du samedi soir a finalement eu lieu au bord de l'Yonne. 300 kilomètres aller-retour. Les gendarmes ont débarqué pour un contrôle d'identité général. «*Mais comme le terrain appartenait au père d'un des organisateurs, ils nous ont laissé faire la fête jusqu'à 15 heures dimanche.*» Assez de temps pour admirer le lever du soleil ●

NATHALIE JOURNO
 photo PHILIPPE LEVY